Rodrigo
FRESÁN

MELVILLE

Roman



Seuil

MELVILL

Du même auteur

L'Homme du bord extérieur
Autrement, 1999
repris sous le titre
Histoire argentine
Seuil, 2012

Esperanto
Gallimard, 1999

Les Jardins de Kensington
Seuil, 2004
et « Points », n° P2767

Mantra
Passage du Nord-Ouest, 2006
et « Points », n° P3218

La Vitesse des choses
Passage du Nord-Ouest, 2008

Vies de saints
Passage du Nord-Ouest, 2010

Le Fond du ciel
Seuil, 2010

La Part inventée
Seuil, 2017

La Part rêvée
Seuil, 2018

RODRIGO FRESÁN

MELVILL

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR ISABELLE GUGNON

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *Melvill*

Éditeur original : Penguin Random House Grupo Editorial
ISBN original : 978-84-397-3947-0
© Rodrigo Fresán, 2022
Cette traduction est publiée en accord
avec Casanovas & Lynch Literary Agency S.L.

ISBN 978-2-02-150225-1

© Éditions du Seuil, janvier 2023, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Au nom d'Ana et de Daniel,
cet autre nom,
avec mon nom en toutes lettres.

Qui erre si tard dans la nuit et le vent ?
C'est la douleur de l'écrivain. C'est le sauvage
Vent de mars. C'est le père avec son enfant.

Vladimir Nabokov,
Feu pâle

Le père a perduré dans la mémoire du fils non comme un commerçant américain ou un employé. Dans le souvenir d'Herman, Allan Melvill était un gentleman cosmopolite, et le sang du comte de Melville House et d'ancêtres plus lointains, comme celui d'une reine de Hongrie et de rois de Norvège, coulait dans ses veines. Aux yeux d'Herman, son père était un des plus grands voyageurs du monde […], un être héroïque qui lui racontait des histoires d'impressionnantes aventures maritimes et terrestres. Et plus fascinant encore : quand un Français entrait dans son magasin, Allan Melvill devenait un homme profondément mystérieux, car le « Pa » familier s'exprimait alors dans une langue aussi incompréhensible pour son fils que celle parlée par Dieu.

Hershel Parker,
Herman Melville : A Biography,
Volume 1, 1819-1851

J'écris précisément comme il me plaît.
Dieu me garde de jamais rien parfaire.

Herman Melville,
Pierre ou les Ambiguïtés
et *Moby-Dick ou le Cachalot*

C'est là mon histoire, mais ce n'en est pas la fin.

Bob Dylan,
« Key West (Philosopher Pirate) »

Les pères sont les maîtres de ce qui est vrai ou non. Aucun père n'enseigne en connaissance de cause ce qui n'est pas vrai. Dans ce nuage de méconnaissance, le père dispense son enseignement au fils. Ils ont commencé à lire le livre.

Donald Barthelme,
Le Père mort

I

LE PÈRE DU FILS

Toute vie est un pays étranger.

Jack Kerouac

Il se sait à présent entouré de tout et de tous, bien qu'il se sente plus seul que jamais. Ici il connaît la solitude de ceux qui sont dehors, mais sans échappatoire. Gelé pour être bientôt brûlant de fièvre. Il s'exprime dans de crépitantes langues fougueuses, faisant claquer des mots qui étincellent et interpellent, lointains et étrangers à la chaleur d'un foyer, ce foyer qui se meurt et où il mourra pour l'avoir regagné.

Il est sur le point de devenir un souvenir unique dans de nombreuses mémoires différentes. Il a envie qu'on l'évoque de la sorte. Épique dans sa déroute. Brisé mais plus fort que jamais car il ne reste plus rien à détruire en lui. Il n'y a plus rien à cacher, tout a été révélé. Tout ce qu'il est aux yeux de tous. Exposé à tous, après tout.

On prononce son nom (mal, en l'accentuant sur la dernière syllabe, le rendant étranger, francisé, encore plus distant et donc plus à même d'être rejeté), dans un mélange de honte et de reproche.

Son nom offert à la vue de jurés qui ne se risqueraient pas à ne jurer que par lui et ont d'avance arrêté leur verdict à l'unanimité : « Jeune Aristocrate Dilapideur », avec des majuscules, c'est ainsi qu'on l'écrit dans les lettres, détachant chaque syllabe

de ces mots quand on parle de lui dans les bals, les banquets et à la messe.

Telle est la sentence à exécuter tout de suite, sans appel ni remise de peine. Pourtant il continue d'implorer pour qu'une personne au moins témoigne en sa faveur, prenne note, le couche sur le papier dans l'espoir que cette déposition, si elle ne le dédouane pas, le libère, lui donne un sens, une explication et une raison d'être.

D'être écrit*.

Être un être écrit (lui qui a ambitionné et rêvé plus d'une fois de tout écrire est maintenant prêt à transférer l'absolution de sa condamnation) sur des pages blanches et glacées comme les eaux sur lesquelles il marche en ce moment, à peine réchauffé par le souffle languissant de prières mortes et de suppliques que personne n'entend. Messianique et miraculeux, oui ; non comme le Créateur Tout-Puissant et triomphant au plus haut des cieux, mais comme une déité dégringolant des cimes en chute libre, prisonnière, tombée dans sa propre disgrâce. Sa voix un jour divine et tonitruante n'exige plus de preuves d'amour et de respect ; désormais tremblante et faible, elle s'affine tant et plus au point de le pousser, muet et fulgurant, à s'offrir en

* Mais pas tout de suite, il n'est pas encore temps. Il faudra attendre des années avant de découvrir la triste mascarade de mon père (je ne compte pas sur les révélations d'une science à venir et à déterrer, dédiée à l'interprétation des rêves et des rêveries) réécrite sous divers déguisements : celui entre autres d'un escroc fluvial, d'un capitaine halluciné, d'un incestueux décadent, d'un rebut de la Révolution ou d'un scribe gris pâle, entre autres couleurs, plus désorientant que désorienté. Et il faudra attendre encore plus longtemps pour que je l'évoque depuis l'endroit où je suis, les profondeurs marines et océaniques de ces pages en transit vers la dernière berge de la fin. Je retiens ma respiration et m'essouffle, car rien n'est plus épuisant que remonter le courant en faisant provision d'air, en quête des sources toujours distraites de la mémoire.

sacrifice à lui-même. Et pendant ce temps, pendant qu'il se prépare à la cérémonie de son exécution, il se demande, sans apporter de réponse à sa question, pourquoi (N'est-il pas un trait distinctif des mortels, ce don presque ultime et volontaire d'une vie entière résumée en quelques secondes, en marche arrière, pour mieux la comprendre ou pour qu'on cesse de chercher à la comprendre ? N'est-ce pas là l'explication du mystère selon lequel tant de gens meurent en prononçant un *Maman*, *Môman*, *Mman* ?) toutes les personnes et les choses de l'univers qui lui sont chères ou qui ne l'aiment pas, toute l'histoire de leur histoire semblent à présent se concentrer dans cette blanche obscurité. Une obscurité dans laquelle il avance, lui jusqu'alors si opaque, trouble et sans ponctualité, tout à coup privé, détaché de la notion du temps, pour toujours et à jamais, implacable, limpide et transparent.

Que cela soit consigné et archivé, même si on préférerait ne pas le faire :

Dans la nuit du samedi 10 décembre 1831, Allan Melvill traverse à pied le fleuve Hudson gelé.

Ah, et quand on marche sur la glace, sur des eaux en animation suspendue, on perd de son ressort et les pensées s'activent différemment, songe Allan Melvill. On croit les penser dans la plus fougueuse des froideurs. On croit alors penser à n'importe quoi, sauf à ce qu'on juge impensable et qui occupe par conséquent toutes nos pensées : le fait que la glace pourrait se briser et que, dans ce cas, après avoir coulé pour ne plus jamais remonter à la surface pleine de superficialités à ignorer ou à prendre en compte, on cesserait à jamais de penser. On pense au froid formant des cristaux qui s'unissent et se scindent, gagnent en altitude pour tomber ensuite sur les vivants et les morts sous diverses formes*. Ce froid oblige à fermer les yeux pour

* Imaginer un livre qui serait toujours en haute mer. Un livre à la dérive dérivant en digressions tourbillonnantes et esquivant non pas des icebergs à petite pointe, mais des glaciers compacts ayant autant à montrer qu'à cacher. Un livre qui ne serait pas autre chose qu'une ébauche constante, car tout livre est sans fin. Un livre qui serait l'ébauche d'un croquis, les plus petites érections pouvant être terminées par leurs premiers architectes tandis que les plus grandes, les plus vraies, laissent toujours quelque chose à parfaire sur leur toit le plus haut, que la postérité de ceux qui les liront, indépendamment de celui qui les a écrits, se chargera d'achever durablement.

Sans aller plus loin, c'est mon cas.

découvrir que, comme certains lézards, on peut voir à travers les paupières : les siennes sont maintenant presque tranchées par le couteau glacial du vent frénétique qui l'ébouriffe.

Le même phénomène se produira (pense à présent Allan Melvill comme il ne l'a jamais pensé auparavant, songeant aux pensées éventuelles ou à celles qu'on n'oserait plus concevoir de nouveau, mais qui, par le fait même d'avoir été refoulées, reviennent nous hanter, songeant aux pensées qu'il a eues un jour en se voyant flotter dans une ville damnée et condamnatoire) quand on pourra rester en l'air, en véritables et joyeux exilés de la terre. Quand l'homme pourra voler grâce à des machines merveilleuses (pas de simples ballons aérostatiques) qui produiront le bruit de milliers d'hommes s'éclaircissant la gorge après la première pipe du matin. Avec elles et à leur bord, les hommes livreront leurs premières batailles dans les étoiles et atteindront cette lune furtive que les nuages couvrent et découvrent pour recouvrir Allan Melvill en jetant sur lui des flocons blancs presque charitables, à l'image de soldats partant à l'assaut de ce déserteur vaincu et humilié dans la croisade crucifiante de sa vie.

Mais il s'écoulera beaucoup de temps avant cet instant. À présent, sous ses pieds, la glace est le seul élément solide sur lequel s'appuyer. Autour et au-dessus de lui, tout est fine glace en suspension, et l'important n'est pas de voler mais de ne pas tomber, de ne pas couler ni se noyer.

Là, dans le noir, Allan Melvill commence par évoquer ses souvenirs, mais il a très vite l'impression de rêver, de se rêver lui-même ou de se voir de l'extérieur, d'en haut. Il a lu quelque part que les hommes qui vivaient et erraient dans des contrées de glaces éternelles sentaient souvent quelqu'un, un double de leur personne, cheminer à leurs côtés (comme cet esclave

défaitiste et *memento mori* qui marchait avec un César triomphant ou des généraux victorieux) et leur murmurer à l'oreille les plus de cinquante mots permettant de désigner la neige, mais non les flocons infinis et tous dissemblables qui la composent, forment d'abord la neige en fonction de l'endroit où elle se pose, puis toutes les formes qu'elle est susceptible d'adopter en étant façonnée.

Alors, brusquement, sous les yeux surpris et émerveillés d'Allan Melvill, sa vie entière (sa vie de père) est vécue et revécue, fond pour se solidifier à nouveau comme une invention conçue par celui qui, même s'il n'aurait jamais cru cela possible, s'est révélé le plus inventif et le plus imaginatif des fils*.

---

* Sa lumière projette mon ombre. L'un est l'éclipse de l'autre. À ses pieds je vais raconter tout ce qu'il m'apprend en étant couché. Il est attaché et je suis attaché à lui ; j'ai bon espoir que toute l'information que j'apporterai aura en outre une valeur littéraire et dramatique, indépendamment de l'aspect tragique et triste des événements qui maintiennent l'homme prostré sur ce lit. Je vais donc faire en sorte que mon imagination indéfinissable (en vérité la plus exacte des sciences) parte en chasse, poursuive et attrape les faits, puis les dépouille et les éviscère comme les baleines que j'ai un jour dépecées et qui, au fil des années, me semblent de plus en plus être un rêve liquide de ma jeunesse. Je prenais toujours garde à ce que les gaz de leurs ventres n'explosent pas en me couvrant d'entrailles, de sang et de merde. Et que le spermaceti éclairant de la vérité ne se répande pas ; après transformation, nul ne reconnaîtra en lui ce qui est survenu, mais il sera lu (à la lueur des bougies et de l'huile dérivées de ce même spermaceti) comme un récit encore plus véridique que ce qui a existé. La réalité ne devient vraiment réelle qu'après avoir traversé l'océan tumultueux de l'art et atteint l'autre rive saine et sauve. Elle ne l'est ni quand nous la vivons ni quand nous l'écrivons, mais lorsque nous la lisons ensuite ; ce n'est qu'alors que, pour nous, tout devient logique et inévitable, et nous nous demandons comment nous avons pu ne pas nous en rendre compte, ne rien voir venir.

Tout ce qu'on invente finit donc par devenir (ou commence à devenir) vrai et, dans ce processus, tout finit par avoir existé pour ainsi pouvoir commencer à exister.

Ce fils ne le sait pas encore, ce fils ignore qu'il est *ainsi*. Bien qu'à son âge (douze ans), il soit trop tôt pour se préoccuper de dates exactes et d'endroits précis. Il a l'âge auquel il n'est pas nécessaire d'inventer quoi que ce soit, car jusqu'à présent, toute la réalité s'apparente à une invention qui ne cesse de se développer et de se complexifier jour après jour. Il a l'âge auquel on se laisse porter, ses allées et venues ne sont donc pas régies par son temps à lui, mais par le tempo qui rythme le temps de ses aînés. Il reste peu d'espace pour l'imagination dans le monde déjà créé qui fonctionne depuis bien avant son arrivée et n'est pour le moment que le prolongement des trajectoires d'autrui : recevoir des instructions et des ordres, des récompenses et des punitions, dormir, se réveiller, se lever et briller. Alors et jusqu'alors, il sait seulement (inutile d'en apprendre davantage) qu'il fait jour ou nuit. Ou qu'il passe plus d'heures de la semaine à l'école qu'à la maison. Ou que c'est dimanche : les cloches de l'église sonnent la messe où aller demander pardon, rendre grâce et (étrange discordance) honorer le Père qui se repose ce jour-là, et le Fils que ce jour ressuscite, et chanter des hymnes dont on suit les paroles dans de petits livres.

Des livres qui tiennent dans la paume de la main et dont les strophes (aux sons harmonieux mais à la signification énigmatique, comme seule peut l'être la proclamation de la foi en l'invisible) sont commentées et expliquées dans des notes de bas de page, annoncées par un symbole minuscule et écrites en caractères plus petits*.

* Des caractères semblables à ceux-ci qui, oui, je suis désolé (en fait, non), gêneront le lecteur car ils interrompent des actions et cassent des ambiances pour apporter des informations certes complémentaires, mais que je juge indispensables et aussi nécessaires que la quille, sous l'eau, qui stabilise et soutient un bateau, la partie immergée qui empêche ce qui ne l'est pas de couler. Je me plais pourtant à croire que mes quelques lecteurs avaient dès le départ une idée très claire des zones d'ombre du lieu vers lequel ils s'embarquaient et des personnes qui les y accompagnaient. Le fait est que je ne peux plus m'empêcher de penser comme si je lisais, tout en expliquant ce que je lis. Ce que je pense en gros caractères est tout ce que je peux communiquer sans problème à des connaissances ou à des étrangers, et ce que je pense de mes pensées apparaît en petits caractères et représente ce que je n'ose exposer qu'à l'individu de plus en plus difficile à reconnaître qui n'est autre que moi-même. Ce que j'ai écrit dans mes livres, écrits et lus simultanément dans ces deux tailles de police. Dans tous ces livres qui ne se sont quasiment pas vendus au moment de leur parution, qui ont brûlé (sorte de mise au tombeau symbolique, inhumation viking de mon vivant) dans l'incendie des entrepôts de l'éditeur Harper & Brothers, en 1853. (La seule copie manuscrite de mon *Isle of the Cross* a-t-elle aussi été la proie des flammes ? J'y relatais les malheurs d'une femme abandonnée par le marin qu'elle avait sauvé de la noyade. Où peut-il bien être ? Je ne le retrouve pas. L'aurais-je écrit *après* l'incendie, ou pas écrit du tout ? S'agissait-il d'une autre histoire, qui se déroulait à Venise et non à Nantucket ? Qui sait… Ici les dates sont comme des flèches qui n'atteignent jamais leur cible.) Et je l'avoue : je me suis parfois inspiré de faits réels que j'ai changés en fictions impossibles. Oui : j'ai tout écrit en réécrivant certaines choses afin de pouvoir me lire ensuite et finir par tout comprendre. Et ce que j'ai lu dans les livres des autres, que j'ai en quelque sorte parachevés en annotant leurs marges et en soulignant leurs lignes (comme l'exemplaire si souvent consulté de l'*Histoire naturelle du cachalot*, de Thomas Beale), je l'ai soigneusement effacé pour ne laisser aucune trace de mon passage et m'amuser en songeant aux chercheurs du futur. Tous analyseront l'héritage de ce qu'ils appelleront

Et il n'y a rien à ajouter à cela, je l'espère.

Et, en cas de doute, prier comme s'il priait à genoux au fond de la mer.

---

ma « prose jaculatoire » ; ils identifieront ses gènes dans les particularités de mes descendants et admirateurs. Tous examineront ces pages à contrejour, y cherchant les sillons agités de la pointe de mon crayon, comme s'il s'agissait de billets dont il faut vérifier l'authenticité et la valeur avant de les mettre en circulation. Les observant ainsi que je l'ai fait récemment un matin dans la librairie de John Anderson, à Nassau Street, en ouvrant grand un exemplaire de *L'Anatomie de la mélancolie*, de Robert Burton. Et là, parmi des citations et des références laissées par d'autres personnes (sur la page blanche avant celle du titre et de l'auteur, en haut à droite), j'ai découvert, écrit au crayon, presque invisible, un *A. Melvill*. Oui : je me suis retrouvé devant la soudaine matérialisation de la signature de mon père, qui avait dû vendre cet ouvrage quand nous avions quitté New York, il y a tant d'années de cela. C'était vraiment étrange ! Mais plus étrange encore est, maintenant que j'y pense, le mystère paradoxal qui fait de la lecture un acte postérieur à l'écriture. Car bien qu'il soit fruste de le spécifier en ces termes, il a dû y avoir un premier écrivain avant un premier lecteur, mais comment et où *ce* premier écrivain a-t-il appris à lire ? Et dans *quoi* ? Dans quel texte premier et primitif figuraient toutes les permutations possibles d'une histoire ? Écrire/lire ce premier/dernier livre ne devrait-il pas être la tâche/genèse et le défi/apocalypse de tout écrivain ? Une chose est sûre, c'est que pendant des siècles l'incommensurable disproportion entre la masse d'écrivains et de lecteurs a permis de croire que lire était fréquent, normal, et que par conséquent écrire n'était rien qu'une exception touchant des êtres qui se sentaient sans doute exceptionnels avant même de prendre la plume. Mais quelque chose (mon pessimisme inné et flottant) m'incite à penser que dans un futur assez proche il y aura davantage de (mauvais) auteurs que de (bons) lecteurs. Les bons lecteurs ressembleront à des baleines poursuivies jusqu'à leur extinction et ne pourront donc plus se reproduire ni donner naissance à de bons écrivains. Et une obscurité des plus lumineuses recouvrira le monde que presque plus personne ne se souciera de découvrir par écrit, tous étant trop occupés à se découvrir et à se décrire eux-mêmes, *également* par écrit, avec des textes non plus éblouissants par leur talent mais aveuglants de stupidité. Une quiétude absolument fracassante s'installera, l'élégant silence du sortilège le plus éloquent ayant jamais été récité sera brisé : le silence dans lequel on lit et on écrit (avec un peu de chance dans ce monde malheureux), le silence permettant de lire ce que quelqu'un a écrit pour et à lui-même comme on écrirait pour autrui.

Pour que de là s'élève tout à coup jusqu'au ciel un *Our Father, Who art in river… Hallowed be Thy Name… Thy Kingdom come…*

Mais pas tout de suite.

Pas encore.

Le fils ne sait donc pas qu'on est le samedi 9 octobre 1830, mais il comprend qu'il se trouve quelque part dans les bas-fonds de Manhattan. Dans une maison vide qui bientôt ne sera plus la sienne et où il aide à présent son père à « lever le camp », à « quitter le navire », pour reprendre ses termes*. Il le seconde dans d'autres tâches qui lui échappent et font intervenir de nombreux chiffres – des nombres plus grands et plus longs que lui – écrits à l'encre rouge et pécheresse, de vicieuses reconnaissances de dettes sur lesquelles figurent des noms de marques qui sont aussi des lieux et des patronymes.

Tous deux, le père et le fils, marchent dans des pièces où il ne reste rien, hormis le souvenir de ce qu'elles ont contenu un jour : les fantômes de meubles disposés ici, là et au-delà, leur absence qui semble clignoter dans les endroits qu'ils ont autrefois occupés. Des pièces qui sont désormais (sans rideaux ni tapis ou tableaux) les squelettes de ce qu'elles ont été, leurs murs nus comme des ossements blancs, si blancs. Quelques livres par terre, au milieu des chambres, donnent l'impression d'attendre que quelqu'un vienne y mettre le feu. L'enfant

* Je suis certain qu'il a employé la première expression, j'ai plus de doutes quant à la seconde. Quoi qu'il en soit, je suis *sûr* que dans mon souvenir il l'a dit, me dis-je en l'évoquant neuf ans plus tard, en 1839, engagé comme *boy* ou *green hand* (l'équivalent d'un « jeune novice devant faire son expérience » lors d'un baptême de la mer initiatique et formateur). Suspendu la tête en bas aux mâts du navire marchand *St. Lawrence*, qui faisait le trajet New York-Liverpool, j'allais çà et là, prenant des notes dont j'étais loin de me douter que je les utiliserais dans un de mes livres futurs, voyant tout à l'envers, mais en droit de faire le tour du monde avant de le tourner et de le retourner dans ma tête.

éprouve de la douleur à les laisser (une douleur inédite), mais son père lui dit que s'il les a déjà lus, les emporter n'a aucun sens. « On emporte les livres dans sa mémoire », lui explique-t-il dans un sourire difficile à prendre au sérieux*.

« Dépêche-toi, mon garçon, mets ces papiers dans ce sac… Ce sont des documents d'une extrême importance », le presse son père.

Son père se balançant sur ses talons, un peu comme un engin mécanique, les mains dans les poches, à croire qu'il essaie d'enterrer ou de dénicher un trésor. Il affiche une expression qui ne rappelle en rien les traits figés avec bonheur de son portrait, réalisé il y a maintenant des décennies†, cette petite aquarelle (de la taille d'une *carte d'identité*[1], non de l'homme qu'il est mais de celui qu'il a été, parti pour ne jamais revenir ni redevenir le même) entourée d'un passe-partout blanc et

* Il est vrai que cette bibliothèque abandonnée (mon père a décidé de garder le meuble vide mais pas ses « organes », comme s'il voulait préserver la carcasse afin de l'exhiber, et rejeter tout ce qu'il juge périssable) ne réunissait pas de grandes œuvres. À peine quelques catalogues commerciaux, des romans à l'eau de rose et de piètres récits de contrebandiers, assassins, pirates et ducs maléfiques. La bible de la famille est déjà partie pour Albany (ma mère, Maria Gansevoort Melvill, s'y raccroche comme à une bouée de sauvetage). Mais il est tout aussi vrai que je vais regretter l'habitude que j'ai prise (et que je reprendrai au fil des ans en cultivant ma propre bibliothèque) de me planter devant des rayonnages, les mains dans le dos, pour lire des titres et les assembler dans l'intention de former des phrases et, parfois, d'en faire la graine de courtes intrigues qui pourraient devenir les germes de longues histoires. Là, je suis comme ensorcelé et possédé par toutes ces voix mortes réincarnées en lettres immortelles.

Sachez-le : les spectres vivent dans les livres. Aucune maison ne peut se targuer d'être réelle ou véritablement enchantée et hantée sans une respectable bibliothèque à respecter qui, en certaines occasions, effraie ceux qui y vivent, l'horreur de ne jamais pouvoir tout lire étant plus grande que la joie d'avoir déjà tant lu.

† Votre portrait préféré.

1. En français dans le texte. (*NdlT.*)

d'une large bordure de dentelle blanche dans un cadre beaucoup trop grand. Son visage lunaire semble avoir volé un feu pâle au soleil ; il est prêt à sourire, assis négligemment mais élégant, soigneusement décoiffé*, ses gants et son chapeau sur une table où il donne l'impression de vouloir poser un coude sans y parvenir, de sorte que son bras reste en l'air, gêné et frustré, comme tant d'autres parties de lui-même et d'objets lui ayant appartenu, comme la plupart de ses ambitions et de ses projets.

Allan Melvill a un jour raconté à son fils qu'il se rappelait que le peintre (il lui faisait penser à un méchant de mélodrame caricatural, ou à un personnage secondaire de premier ordre dans une pièce de Shakespeare, mi-Puck, mi-Caliban) le priait sans cesse d'un ton presque désespéré de bien vouloir garder la pose. Mais comment pouvait-il lui obéir, avait-il pensé, en des temps où le temps filait et où on ne pouvait que se sentir obligé de lui courir après afin de ne pas le perdre ? Le temps, c'était de l'or, certes, mais tout ce qui brillait n'était pas or ; aussi fallait-il choisir les jours et les occasions les plus propices comme des éléments à combiner dans une formule miraculeuse et enrichissante. (Quel

* Je pense à l'audace d'un portrait décoiffé. Une boucle de cheveux (existera-t-il à l'avenir une branche de la science permettant de définir la personnalité, voire de prédire l'avenir en se fondant sur le comportement et l'humeur capillaire d'une personne déterminée ?) soulève sa queue tentaculaire pour l'entrelacer à une autre boucle et former ainsi un cercle qui s'apparente à un tunnel dont on distingue l'entrée mais pas la sortie. Ou, mieux, une de ces vagues géantes (comme celles, belliqueuses, de l'océan Pacifique) dont je gagnerai sans monture la crête d'ici quelques années, qui crache de l'écume, se courbe sur elle-même, se brise près du rivage pour regagner ensuite les fonds sous-marins, se cabre pour se reconstituer et s'élever de nouveau, encore et toujours, jusqu'à la fin des temps… Et moi, pendant ce temps, je compte les déferlantes comme d'autres comptent les jours, les heures, les minutes, les va-et-vient, les ça va et les adieux. Et je songe que, contrairement à d'autres individus qui évoquent des yeux, des nez, des bouches, des voix, des façons de se mettre debout et de marcher, je me remémore une boucle de cheveux.

était ce rituel pratiqué par les Romains de l'Antiquité avec des pierres de couleur définissant leurs journées ?)

Cette aquarelle est donc le portrait d'un homme incapable de rester tranquille plus d'une minute*. Entre ses doigts, le tic-tac d'une montre dont l'heure importe peu car il a encore tout le temps du monde devant lui, du moins le croit-il†.

Pourtant non, c'est fini à jamais.

Allan Melvill en était là il n'y a pas longtemps, pas si longtemps, à une époque qui paraît cependant lointaine, irrécupérable. Lui qui ressemblait aux personnages de jeunes galants écrits par Jane Austen se rapproche désormais davantage

---

* Il a été peint en 1810 par l'Anglais John Rubens Smith, fils du graveur John Raphael Smith (notez le détail/stigmate assez pathétique de leur second prénom, qui compense la banalité de leur patronyme et les condamne à être ce qu'ils sont, mais aussi d'éternels apprentis honorant la mémoire de leurs maîtres. Oh ! l'horreur de certaines vocations supposées qui ne sont que des ordres ancestraux auxquels on ne peut ni répondre ni désobéir). Dans un petit espace du fond ocre délimité par un bras, les gants et le chapeau, l'artiste a inscrit ses initiales ainsi que la date du tableau.

Mon père posera pour un autre portrait réalisé par Ezra Ames, un artiste très en vogue dans la bonne société d'Albany qui signera également son *companion portrait* représentant ma mère, Maria Gansevoort Melvill. Ce portrait est bien plus conventionnel et mieux maîtrisé que le premier, et je pourrais dire que mon père semble alors plus soucieux et essaie de paraître respectable. Nous sommes en 1820, la chance commence à lui faire défaut, sa mauvaise étoile va l'appauvrir et l'illusion de ce portrait seigneurial ne sera d'aucun soutien à cet homme qui n'a plus rien de princier.

† Je ne suis pas certain que sur ce portrait, mon père ait tenu et tienne à jamais dans sa main une montre. Maintenant que j'y pense (pour l'écrire des années plus tard, y consacrer tout un chapitre dans un roman maudit et ambigu, *autre* roman maudit qui ne plaira à personne et à propos duquel un critique littéraire m'accusera d'avoir perdu la raison et préconisera mon internement immédiat afin de protéger les esprits impressionnables des lecteurs sains), il pourrait s'agir d'un trousseau de clés n'ouvrant aucune porte ; d'un cornet acoustique pour faire semblant de ne pas entendre ce qu'on n'a pas envie d'entendre ; du tampon du blason présumé de la famille pour évoquer des temps heureux et lointains ; d'un croc de…

(songe son fils en l'évoquant des années plus tard) des harceleurs féroces et démoniaques des Brontë, déjà en gestation mais pas encore couchés sur le papier, que des misérables désespérés de Charles Dickens, auquel en vérité il repense plus fréquemment et de façon plus précise.

Il a l'impression qu'un vent terrible a tranché net les traits de son père pour les corriger. Il l'assimile tantôt à un prédicateur possédé en haut d'une estrade sacrée (juché, exposé aux condamnations d'un sermon sulfureux qui l'accuse, se raccrochant aux mâts de sa foi, les voiles gonflées par le rejet d'autrui), tantôt au démon extatique qui habite ce prédicateur*. On ne sait plus où commence le premier ni où le second prend fin†, pense l'enfant à propos de son père, de la foudre et des éclairs qui tombent sur le visage d'Allan Melvill. Et il ne pense pas, mais a le sentiment que c'est là le genre de choses auxquelles on pense quand on refuse de centrer sa pensée sur une seule chose. Effrayé de voir son père dans cet état, l'enfant se dit que rien n'est plus effrayant qu'une personne effrayée‡. C'est sans doute la raison pour laquelle il se focalise sur les particularités qu'il connaît de son père et juge indiscutables et sûres ; il ne

* Le père Mapple : autrefois un marin au coup de harpon précis, puis un proclamateur de sermons pareils à des hameçons et à des filets lancés du haut d'une chaire en forme de proue dont il a remplacé l'escalier par une échelle de corde, comme celles qu'on utilise pour gagner le paradis d'un bateau depuis le purgatoire d'un canot en pleine mer. De son perchoir semblable à un lopin de terre ferme sur les eaux, le meilleur des deux mondes, il guette les péchés ou aperçoit le salut.

† Et ce n'est que le début de la possession du dépossédé. Avis aux navigateurs : c'est à ce moment-là que débute le Délire Blanc de mon père.

‡ Mais qui a dit, dit, dira ces mots ? J'ai de plus en plus souvent le sentiment de capter les pensées et les idées d'autrui, passées ou à venir, d'être une sorte d'aimant, de bouche et de gorge de maelström qui prend des autres tout ce dont elle a besoin et en fait usage après l'avoir mâché et digéré, puis le renvoie à la surface totalement transformé et, je l'espère, transformateur.

veut pas se sentir mal, voudrait tenir à distance les nausées qui le secouent et n'ont rien à voir avec celles qu'il a ressenties récemment en mangeant une pâtisserie en cachette. Le malaise qui l'affecte à présent n'est pas sucré, il a des relents amers, songe-t-il en espérant qu'il passera peut-être s'il ressasse les quelques certitudes sur lesquelles il pourrait jurer sans risquer d'être puni (comme il l'a été quand il a dévoré cette tarte aux pommes et à la rhubarbe, et que les cauchemars ont succédé au mal de ventre) ; mais cette fois les limites du châtiment sont diffuses quoique constantes pour cet enfant en pénitence.

Allez, songe-t-il en se lançant un défi et en s'imposant une épreuve rédemptrice. Essaie de juguler le mal et répète inlassablement ce qui ne peut être altéré et t'apporte une certaine sécurité qui n'est cependant pas tout à fait sûre, comme celle des meubles de bateau, vissés au sol afin de ne pas glisser d'un côté à l'autre pendant les tempêtes.

Donc :

Son père s'appelle Allan Melvill et sur ses cartes de visite, en vertu d'une héraldique douteuse, il est spécifié qu'il se consacre (peut-être avec un peu trop d'enthousiasme et une prudence mesurée) à l'importation de lingerie et de tissus français, de parfums aux senteurs multiples et de toutes sortes d'articles de luxe prisés par les toujours voraces épouses d'esclavagistes, de patriotes et de patriotes esclavagistes*.

Son père a quarante-huit ans (ou quarante-neuf, il ne sait pas trop), et…

Et (oui, le décompte de ses biens se déstabilise rapidement comme un bateau perdant du lest, et les *dépenses* supplantent les *recettes*) il a entendu derrière des portes et dans des murmures que son père doit trois mois de loyer pour leur maison qu'il faut quitter précipitamment, tout de suite, à la tombée de la nuit.

---

* J'apprends à lire dans ces catalogues sous forme de plis comportant des illustrations (certaines représentent d'inquiétantes et sensuelles poitrines féminines sans tête, ni bras ni jambes) avec des légendes : « Fancy Hdkfs, and Scarfs… Elastic and Silk Garters, Artificials Flowers, Cravat Stiffeners & c. Also in store… rich stain stripped and figured blk Silk Vestings, Gros de Naples Hdkfs, Balt and Watch Ribbons, 7-16 & 7-22 Silk Hose… Horse Skin Gloves… Cologne and Lavender Waters, & c. »

Larguer les amarres pour ainsi devancer la visite, annoncée le lendemain matin, d'une horde de requins créanciers sentant le sang non pas à des milles à la ronde, mais depuis une rue très proche où les prêteurs sur gages concentriques aguichent le client en tournant en rond.

Hier, vendredi, sa mère, Maria Gansevoort Melvill, et son frère aîné, Gansevoort Melvill*, sont partis en chariot avec tous les meubles, l'argenterie et la porcelaine qu'ils ont pu emporter†. Un chariot comme un canot de sauvetage. Les femmes et les enfants d'abord (tous les jeunes Melvill, sauf lui, le benjamin, qui se demande s'il doit être fier d'avoir dû rester aux côtés de son capitaine, ou s'attrister qu'on le perçoive comme le moins indispensable de la portée). Le premier objet que son père a

* Le préféré, le meilleur de nous tous, qui finira par se distinguer comme académicien, orateur, politicien membre du Parti démocrate et diplomate à l'étranger, mais (oh) mort prématurément à Londres. Son corps a été embarqué avec tous les honneurs et enterré à Albany : Gansevoort (il portait comme prénom le patronyme dignifiant de la branche maternelle) était le fils appelé à réaliser de grandes choses et destiné à un avenir brillant à Harvard ; dans les pages du *journal* où mon père critiquait mes talents et mon habileté, me reprochait mes attitudes maladroites et mes manières peu raffinées, il est défini comme une personne « à la mémoire infaillible et à l'élégance éblouissante ». Le pauvre Gansevoort s'est vite retrouvé à la tête de la famille, obligé de gérer le commerce de « chapeaux et fourrures » dont le magasin (où j'ai travaillé en tant que commis après avoir été brièvement employé à la New York State Bank, l'encre fraîche des billets qui ne m'appartenaient pas et passaient entre mes mains en laissant leur empreinte sur mes empreintes) a été ravagé par un incendie en 1835. Plus tard, à cause de la crise financière de 1837, nous avons tous replongé, main dans la main car (comme je l'écrirai longtemps après dans le roman qui finira de ruiner ma carrière littéraire) « dans nos villes les familles s'élèvent et crèvent comme des bulles dans l'eau trouble d'une baignoire ».

† Le bureau à cylindre, l'horloge sur pied, de trop nombreux miroirs, un piano, une autre horloge et diverses reliques (dont des lits de camp) des combats livrés pendant la guerre d'indépendance, auxquels avaient pris part mes grands-parents patriotiques et héroïques.